Hommes et femmes*

Steven Pinker

Maintenant que l'année qui lui a donné son nom est derrière nous, le film *2001 : l'Odyssée de l'espace* nous donne l'occasion de confronter le rêve et la réalité. L'ouvrage classique de science-fiction d'Arthur C. Clarke retraçait la destinée de notre espèce depuis l'homme-singe de la savane jusqu'à une transcendance du temps, de l'espace et des corps qui nous échappe un peu. Clarke et le réalisateur Stanley Kubrick ont imaginé une vision radicale de la vie dans le troisième millénaire, et cette vision s'est concrétisée sur certains points : on construit actuellement une station permanente dans l'espace, et le courrier vocal et l'Internet sont des routines dans notre vie. Sur d'autres, ils ont surestimé la marche du progrès : nous n'avons toujours pas la suspension de l'activité, les missions vers Jupiter, ou l'ordinateur qui lit sur les lèvres et qui fomente des soulèvements. Dans d'autres domaines encore, ils sont largement dépassés : dans leur vision de l'année 2001, les gens enregistreraient leur voix sur des machines à écrire car nos deux hommes n'avaient pas prévu le traitement de texte et l'ordinateur portable. Et puis, dans leur description du nouveau millénaire, les femmes américaines étaient des « assistantes » : secrétaires, réceptionnistes et hôtesse de l'air.

Que ces visionnaires n'aient pas prévu la révolution du statut de la femme des années 1970 révèle à quel point l'agencement de la société peut changer vite. Il n'y a pas si longtemps encore, on considérait que la femme n'était apte qu'à être femme au foyer, mère et partenaire sexuelle ; on la dissuadait d'avoir une profession car elle prendrait la place d'un homme, et la discrimination, la condescendance et l'exploitation sexuelle étaient son lot quotidien. La libération de la femme qui est actuellement en cours après des millénaires d'oppression est une des grandes réalisations morales de notre espèce, et je considère que j'ai eu beaucoup de chance d'avoir été témoin de certaines de ses plus grandes victoires.

Le changement du statut de la femme a plusieurs causes. La première est l'inexorable logique de l'extension du cercle moral, qui a aussi entraîné l'abolition du despotisme, de l'esclavage, du féodalisme et de la

ségrégation raciale.¹ Féministe avant l'heure, Mary Astell (1688-1731) écrivait déjà en plein siècle des Lumières :

Si la souveraineté absolue n'est pas nécessaire dans un État, d'où vient qu'elle le soit dans une Famille ? Ou si elle l'est dans une Famille, pourquoi ne le serait-elle pas dans un État ? Car nulle raison ne peut être alléguée pour l'un qui ne tienne plus fortement pour l'autre. Si *tous les Hommes naissent libres*, d'où vient que toutes les Femmes naissent esclaves ? Et ne le sont-elles pas nécessairement si la soumission à la *Volonté arbitraire, inconstante, incertaine et inconnue des Hommes* et la Condition parfaite de l'Esclavage ?²

La deuxième cause de ce changement, ce sont les progrès technologiques et économiques qui ont donné aux couples la possibilité d'avoir des relations sexuelles et d'élever des enfants en échappant à l'impitoyable division du travail dans laquelle la femme devait consacrer chaque instant de son existence à maintenir ses enfants en vie. L'eau potable, les équipements sanitaires et la médecine moderne ont réduit la mortalité infantile. Grâce au biberon et au lait de vache pasteurisé, puis au tire-lait et au congélateur, la femme peut maintenant nourrir son bébé sans lui être enchaînée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Avec la production de masse, il est plus économique d'acheter certains articles que de les faire soi-même, et la plomberie, l'électricité et les appareils électriques allègent encore les charges ménagères. Avec la primauté de la matière grise sur le muscle dans l'économie, l'accroissement de la durée de vie (et donc la perspective de vivre encore des dizaines d'années après avoir élevé les enfants) et la possibilité de faire de longues études, les options de la femme n'ont plus la même valeur. La contraception, l'amniocentèse, l'échographie et les nouvelles techniques de reproduction lui ont donné la possibilité de repousser les grossesses aux moments les plus opportuns de sa vie.

Et bien entendu, l'autre cause majeure de progrès pour les femmes, c'est le féminisme, les mouvements politiques, littéraires et universitaires qui ont amené ces avancées à se concrétiser par des changements dans les réglementations et dans les attitudes. La première vague de féminisme, qui s'est inscrite aux États-Unis entre la convention de Seneca Falls en 1848 et la ratification du Neuvième Amendement à la Constitution en

* Extrait de Pinker, S. 2005. *Comprendre la nature humaine* (trad. de « The Blank Slate »). Paris : Odile Jacob. 602p. pages 399 à 424

1920, a donné aux femmes les droits de vote, d'être jurées, de détenir des propriétés dans le mariage, de divorcer et de faire des études. La seconde vague, qui a eu son apogée dans les années 1970, leur a ouvert les portes de la vie professionnelle, a changé la division du travail à la maison, a dénoncé les biais sexistes dans les affaires, dans le gouvernement et autres institutions, et a mis en lumière les intérêts des femmes dans tous les secteurs de la vie. Les récents progrès des droits de la femme n'ont cependant pas ôté au féminisme sa raison d'être. Dans une grande partie du tiers-monde, la position des femmes ne s'est pas améliorée depuis le Moyen Âge, et dans notre société, elles continuent à être en butte à la discrimination, au harcèlement et à la violence.

On considère en général que le féminisme s'oppose aux sciences de la nature humaine. Dans ce domaine, beaucoup de chercheurs pensent en effet que les deux sexes ont des esprits différents à la naissance, et les féministes ont fait observer que cette croyance a longtemps servi à justifier le traitement inégalitaire des femmes. Ainsi pensait-on que les femmes étant faites pour élever les enfants et tenir la maison, elles étaient incapables de raisonner valablement dans la politique et dans les métiers. De même, on croyait que les hommes étant habités par des pulsions irrésistibles qui les faisaient harceler et violer les femmes, cette idée permettait de disculper les auteurs de ces crimes et autorisait les pères et les maris à exercer un contrôle sur les femmes sous couleur de les protéger. Il semblerait donc que les théories les plus favorables aux femmes soient celle de la Table rase — si rien n'est inné, les différences entre les sexes ne peuvent l'être — et celle du Bon Sauvage — si nous ne sommes pas habités par des pulsions ignobles, il est possible de faire disparaître l'exploitation sexuelle en changeant nos institutions.

La croyance que le féminisme a besoin des doctrines de la Table rase et du Bon Sauvage a beaucoup favorisé la diffusion de fausses informations. Ainsi, en 1994, un gros titre dans le cahier scientifique du *New-York Times* proclamait « Égalité des sexes sur une île d'Océanie³ ». L'article se fondait sur un travail de l'anthropologue Maria Lepowsky (qui se faisait peut-être l'interprète fantôme de Margaret Mead), selon lequel les relations entre hommes et femmes sur l'île de Vanatinai prouvent que « la soumission de la femme à l'homme n'est ni un universel humain, ni inévitable ». Vers la fin de l'article, on découvre cependant ce à quoi se résume cette prétendue « égalité » : pour acquérir une épouse, les

hommes doivent exécuter des travaux à titre de dot ; dans la guerre, les combattants ont toujours été exclusivement des hommes (qui attaquaient les îles voisines pour y prendre des femmes) ; les femmes passent plus de temps à s'occuper des enfants et à nettoyer les litières des porcs, et les hommes à soigner leur réputation et à chasser le sanglier (ce qui est plus prestigieux pour les deux sexes). On retrouve en 1998 la même contradiction entre le titre et les faits dans un article du *Boston Globe* intitulé « L'écart entre les sexes dans l'agressivité : les filles rattrapent les garçons ». Dans quelle mesure les ont-elles rattrapés ? D'après l'article, elles commettent maintenant des meurtres dans la proportion de *1 fille pour 10 garçons*⁴. D'autre part, dans un éditorial de 1998, le coresponsable de la section « La journée de nos filles dans l'entreprise » du magazine *Ms* expliquait les récentes fusillades dans les *high schools* par cette remarquable affirmation qu'en Amérique, les garçons « sont entraînés par leurs parents, par les autres adultes, par notre culture et par nos médias à harceler, à attaquer, à violer et à tuer les filles⁵ ».

À l'opposé, certains conservateurs confirment les plus grandes peurs des féministes en invoquant des différences douteuses entre les sexes pour condamner la liberté de choix des femmes. Dans un éditorial du *Wall Street Journal*, le politologue Harvey Mansfield écrivait que « ce qui protège la masculinité est menacé par l'égalité de l'accès des femmes aux emplois hors de la maison⁶ ». Pour sa part, dans un ouvrage intitulé *Domestic Tranquillity : A Brief Against Feminism [La Tranquillité domestique : rapport contre le féminisme]*, F. Carolyn Graglia expliquait que l'assurance et l'esprit d'analyse qu'exige une carrière déforment les instincts maternel et sexuel de la femme. De leur côté, les journalistes Wendy Shalit et Danielle Crittenden conseillaient récemment aux femmes de se marier jeunes, d'attendre pour faire carrière et de s'occuper de leurs enfants dans le cadre d'un mariage traditionnel, alors qu'elles-mêmes n'auraient pas pu écrire leurs livres si elles avaient suivi leurs propres conseils⁷. Quant à Leon Kass, il s'est mis en devoir d'informer les jeunes femmes de ce qu'elles veulent : « Pour la première fois dans l'histoire humaine, des dizaines de milliers de femmes matures vivent l'entière décennie de la vingtaine — leurs années les plus fertiles — sans être ni chez leur père, ni chez leur époux, sans protection, solitaires et déphasées d'avec leur nature innée. Certaines d'entre elles s'en trouvent très bien, mais ce n'est pas le cas pour la majorité.⁸ »

Il n'y a, en réalité, aucune incompatibilité entre les principes du féminisme et la possibilité que l'homme et la femme ne soient pas psychologiquement identiques. Je le répète, l'égalité ne veut pas dire, selon l'affirmation empirique, que tous les groupes d'humains sont interchangeables ; c'est le principe moral que l'on ne doit pas juger les individus ou leur imposer des contraintes en se référant à la moyenne des propriétés de leur groupe. Dans le cas de l'homme et de la femme, l'*Equal Rights Amendment* qui a été rejeté purement et simplement résumait bien ce principe : « L'égalité des droits au regard de la loi ne doit pas être déniée ou réduite par les États-Unis ou par aucun État au titre de l'appartenance sexuelle. » Si nous admettons ce principe, personne n'a besoin de concocter des mythes sur l'impossibilité de distinguer les sexes pour justifier l'égalité. Et personne ne doit invoquer des différences sexuelles pour justifier des mesures discriminatoires ou pour obliger les femmes à agir contre leur volonté.

De toute façon, ce que nous savons effectivement sur les sexes ne réclame aucune action qui pénaliserait ou contraindrait l'un ou l'autre. Beaucoup de traits psychologiques qui ont leur importance dans le domaine public, comme l'intelligence générale, sont les mêmes en moyenne chez l'homme et chez la femme, et l'on peut trouver pratiquement tous les traits psychologiques à des degrés variables chez les hommes et chez les femmes. Aucune des différences entre les sexes qu'on a trouvées à ce jour ne s'applique à tous les hommes sans exception par rapport à toutes les femmes sans exception, si bien que les généralisations sur un sexe seront toujours fausses pour un grand nombre d'individus. De plus, des notions comme celles du « vrai rôle » et de la « place naturelle » n'ont scientifiquement aucun sens et ne sont pas des motifs valables pour restreindre la liberté.

En dépit de ces principes, beaucoup de féministes attaquent avec véhémence la recherche sur la sexualité et sur les différences entre les sexes. Les conventions qui définissent la place des individus dans la société en fonction de leur sexe expliquent en grande partie la forte résistance que le monde intellectuel moderne oppose à l'application de l'évolution, de la génétique et des neurosciences à la nature humaine. Or contrairement à d'autres catégories humaines comme la race et l'appartenance ethnique, où les différences biologiques sont tout au plus mineures et scientifiquement sans intérêt, il est impossible d'ignorer le

sexe dans la science de l'être humain. Les sexes sont aussi vieux que la vie complexe et leur étude est fondamentale en biologie évolutionniste, en génétique et dans l'écologie du comportement. Les ignorer dans notre propre espèce, ce serait renoncer à notre conception de notre place dans l'univers. De plus, il est certain que les différences entre l'homme et la femme influencent tous les aspects de notre vie. Nous avons tous une mère et un père, nous sommes tous attirés par les membres du sexe opposé (ou du moins nous remarquons notre différence avec eux), et nous connaissons toujours le sexe de nos frères et soeurs, de nos enfants et de nos amis. Ignorer les sexes serait ignorer une partie essentielle de la condition humaine.

L'objectif de ce chapitre est de faire une mise au point sur la relation entre la biologie de la nature humaine et les controverses actuelles sur les sexes, notamment les deux les plus brûlantes : le décalage entre les hommes et les femmes et les violences sexuelles. Je prendrai position contre la sagesse populaire dont se réclament certaines personnes pour prétendre parler au nom du féminisme. Cela pourrait donner l'illusion que mon attaque vise le féminisme en général, ou même les intérêts des femmes. Bien au contraire ! et je me dois de commencer par montrer pourquoi.

Le féminisme est souvent tourné en dérision à cause des idées de sa frange fanatique, notamment que tout rapport sexuel est un viol, que toutes les femmes devraient être des lesbiennes, ou qu'il faudrait permettre qu'à 10% de la population d'être de sexe masculin⁹. Les féministes répondent à ces railleries en disant que les militantes des droits de la femme ne parlent pas toutes d'une même voix et que la pensée féministe comprend de nombreuses positions qu'il faut évaluer séparément¹⁰. Cette idée est parfaitement légitime, mais elle est à double tranchant. On peut très bien critiquer une proposition féministe *particulière* sans pour autant attaquer le féminisme en général.

Quiconque connaît bien le monde intellectuel sait qu'il favorise l'apparition de cultes idéologiques enclins à promulguer des dogmes et rebelles à la critique. Pour beaucoup de femmes, c'est ce phénomène qui se développe actuellement dans le féminisme. Dans son ouvrage *Who Stole Feminism ? [Qui a usurpé le féminisme ?]*, la philosophe Christina Hoff Sommers fait une distinction très utile pour comprendre deux écoles de

pensée¹¹. Le féminisme de l'équité (*Equity Feminism*) lutte contre la discrimination sexuelle et autres formes d'injustices envers les femmes. Ce mouvement s'inscrit dans la tradition libérale et humaniste classique issue des Lumières, et il a guidé la première vague du féminisme et lancé la deuxième. De son côté, le féminisme des genres (*Gender Feminism*) maintient que la femme continue à être asservie par un système de dominance masculine qui s'infiltré partout, le système des genres, dans lequel « les nourrissons bisexués sont transformés en personnes de genre masculin ou de genre féminin, dont les premières sont destinées à commander et les autres à obéir¹² ». Cette école est contre la tradition libérale classique, et elle est alliée au marxisme, au postmodernisme, au constructivisme social et à la science radicale. Elle est devenue le credo de certains programmes d'études sociologiques sur les femmes, d'organisations féministes et des porte-parole du mouvement des femmes.

Le féminisme de l'équité est une doctrine morale sur l'égalité de traitement qui reste à l'écart des questions empiriques ouvertes relevant de la psychologie ou de la biologie. Le féminisme des genres est une doctrine empirique qui se réclame de trois affirmations concernant la nature humaine. La première est que les différences entre l'homme et la femme n'ont rien à voir avec la biologie mais qu'elles sont entièrement socialement construites. La deuxième est que l'être humain n'a qu'une seule motivation sociale, le pouvoir, et que la vie sociale ne peut se comprendre que par la façon dont il s'exerce. La troisième est que les interactions humaines ne sont pas motivées par des individus qui négocient entre eux en tant qu'individus, mais par des *groupes* qui négocient avec d'autres groupes — en l'occurrence le genre masculin dominant le genre féminin.

En adhérant à ces doctrines, les féministes des genres prennent le féminisme en otage dans un contexte explosif. Comme nous allons le voir, les neurosciences, la génétique, la psychologie et l'ethnographie mettent en évidence des différences entre les sexes qui sont presque certainement d'origine biologique. De plus, la psychologie évolutionniste met en lumière tout un réseau de motivations autres que la dominance d'un groupe sur l'autre (comme l'amour, la sexualité, la famille et la beauté) qui nous jettent dans de multiples conflits d'intérêts convergents et divergents avec des personnes du même sexe et du sexe opposé. Les féministes des genres veulent ou bien tout faire sauter, ou bien amener les

autres femmes à les rejoindre dans le martyre, mais celles-ci ne suivent pas. Les activistes des genres ont beau se montrer partout, elles ne représentent pas toutes les féministes, et encore moins toutes les femmes.

En premier lieu, la recherche sur le fondement biologique des différences entre les sexes a été menée par des femmes. Comme on dit souvent que cette recherche est un complot pour maintenir les femmes dans leur position d'infériorité, je suis bien obligé de citer des noms. Les chercheurs sur la biologie des différences entre les sexes comprennent les chercheuses en neurosciences Raquel Gur, Melissa Hines, Doreen Kimura, Jerre Levy, Martha McClintock, Sally Shaywitz et Sandra Witelson, ainsi que les psychologues Camilla Benbow, Linda Gottfredson, Diane Halpern, Judith Kleinfeld et Diane McGuinness. La sociobiologie et psychologie évolutionniste, souvent qualifiée du stéréotype de « discipline sexiste », est peut-être le domaine universitaire le plus bisexué de ceux que je fréquente. Parmi ses figures de proue, je citerai Laura Betzig, Elizabeth Cashdan, Leda Cosmides, Helena Cronin, Mildred Dickeman, Helen Fisher, Patricia Gowaty, Kristen Hawkes, Sarah Blaffer Hrdy, Magdalena Hurtado, Bobbie Low, Linda Mealey, Felicia Pratto, Marnie Rice, Catherine Salmon, Joan Silk, Meredith Small, Barbara Smuts, Nancy Wilmsen Thornhill et Margo Wilson.

Ce qui rebute beaucoup de féministes, ce n'est pas seulement que le féminisme des genres soit contre la science. Comme dans d'autres idéologies fermées sur elles-mêmes, la consanguinité a produit d'étranges excroissances, comme la ramification qui s'intitule le féminisme de la différence (*difference feminism*). Carroll Gilligan est devenue une idole du féminisme des genres en affirmant que les hommes et les femmes guident leur raisonnement moral selon des principes différents : les hommes pensent essentiellement aux droits et à la justice, alors que les femmes éprouvent de la compassion, se préoccupent de l'éducation et recherchent des accommodements pacifiques¹³. Si c'était vrai, cela disqualifierait les femmes pour devenir spécialistes de droit constitutionnel, juges de la Cour suprême ou moralistes, puisque ces personnes passent leur vie à raisonner sur les droits et la justice. Mais ce n'est pas vrai. Beaucoup d'études ont testé cette hypothèse de Gilligan et ont trouvé qu'il y a peu de différence, voire aucune, entre le raisonnement moral des hommes et celui des femmes¹⁴. Ainsi, le féminisme de la différence présente aux femmes un tableau doublement négatif : des affirmations désobligeantes,

et de plus scientifiquement infondées. De même, le grand classique des féministes des genres intitulé *Women's Ways of Knowing* [*Les Modes de connaissance des femmes*] affirme que l'homme et la femme ne raisonnent pas de la même façon. L'homme attache de l'importance à l'excellence et à la maîtrise dans les questions intellectuelles, et il évalue les arguments en termes de preuves et de logique en les passant au crible du doute ; la femme s'intéresse davantage au spirituel, au relationnel, elle prend tout en compte et est crédule¹⁵. Avec des soeurs dotées de telles qualités, a-t-on besoin de machos ?

Le mépris des féministes des genres pour la rigueur de l'analyse et pour les principes libéraux classiques a récemment été fustigé par les féministes de l'équité, entre autres Jean Bethke Elshtain, Elizabeth Fox-Genovese, Wendy Kaminer, Noretta Koertge, Donna Laframboise, Mary Lefkowitz, Wendy McElroy, Camille Paglia, Daphne Patai, Virginia Postrel, Alice Rossi, Sally Satel, Christina Hoff Sommers, Nadine Stossen, Joan Kennedy Taylor et Cathy Young¹⁶. Bien avant elles, d'éminentes écrivaines se sont écartées de l'idéologie du féminisme des genres, parmi lesquelles Joan Didion, Doris Lessing, Iris Murdoch, Cynthia Ozick et Susan Sontag¹⁷. Et, mauvais présage pour le mouvement, une génération plus jeune a rejeté les affirmations des féministes des genres qui voyaient dans l'amour, la beauté, le flirt, l'érotisme, l'art et l'hétérosexualité des constructions sociales pernicieuses. Le titre de l'ouvrage *The New Victorians : A Young Woman's Challenge to the Old Feminist Order* [*Les Nouvelles Victoriennes : le défi d'une jeune femme au vieil ordre féministe*] résume la révolte d'écrivaines comme Rene Denfeld, Karen Lehrman, Katie Roiphe et Rebecca Walker, ainsi que des mouvements intitulés La Troisième Vague, Rrrr ! le mouvement de l'émeute, Les Féministes pro-sexe, Les lesbiennes rouge à lèvres, Pouvoir des filles et Féministes pour la liberté d'expression¹⁸.

La différence entre le féminisme des genres et le féminisme de l'équité explique ce paradoxe qu'on répète souvent, que la plupart des femmes ne se considèrent pas concernées par le féminisme (elles étaient environ 70% [à ne pas se sentir concernées] en 1997, soit environs 60% de plus que dix ans auparavant), alors qu'elles approuvent toutes les positions féministes les plus importantes¹⁹. L'explication est simple : le mot « féministe » est souvent associé au féminisme des genres alors que les positions dans les urnes sont celles du féminisme de l'équité. Devant ces signes de désaffection, les féministes des genres ont essayé de faire valoir qu'elles

seules pouvaient se considérer comme les vraies avocates des droits des femmes. Par exemple, en 1992, Gloria Steinem a dit à Paglia : « Quand elle se dit féministe, c'est un peu comme si un nazi disait qu'il n'est pas antisémite²⁰. » De plus, elles ont inventé un lexique d'épithètes pour ce qui dans d'autres domaines s'appellerait du désaccord : « retour de bâton », « n'y entraver que dalle », « femmes bâillonnées », « harcèlement intellectuel²¹ ».

Tout cela constitue un tableau de fond essentiel pour ce que je vais exposer. Dire que l'esprit de l'homme et celui de la femme ne sont pas interchangeables, que les gens ont d'autres aspirations que le pouvoir et que les motivations appartiennent aux individus et pas à tout un sexe seulement, ce n'est pas attaquer le féminisme ou compromettre les intérêts des femmes, n'en déplaise au féminisme de genres qui prétend parler en leur nom. Tous les arguments que je vais développer dans le reste de ce chapitre ont été avancés par des femmes avec la plus grande détermination.

Pourquoi une telle peur que l'esprit de l'homme et celui de la femme ne soient pas en tout point identiques ? Est-ce que ce serait vraiment mieux si tout le monde était androgyne ? La peur, bien sûr, c'est que différent sous-entende inégal — que s'il y avait certaines différences, les hommes seraient nécessairement mieux lotis, ou plus dominants, ou auraient la meilleure part.

Rien ne peut être plus loin de la façon de penser en biologie. Trivers a fait allusion à une « symétrie dans les relations humaines » dans laquelle intervenait une « égalité génétique des sexes²² ». Du point de vue d'un gène, être dans un corps de mâle ou dans un corps de femelle, les deux stratégies se valent, du moins en moyenne (les circonstances peuvent pousser un peu l'avantage d'un côté ou de l'autre²³). La sélection naturelle tend ainsi à s'investir de manière égale dans les deux sexes : même effectif, même complexité du corps et de l'esprit, plan d'ensemble tout aussi efficace pour la survie. Est-ce qu'il vaut mieux être de la taille d'un babouin mâle avec des canines de quinze centimètres ou de la taille d'un babouin femelle sans canines ? Il suffit de poser la question pour montrer son ineptie. Le biologiste dira qu'il vaut mieux avoir les adaptations d'un mâle pour aborder les problèmes des mâles et les adaptations d'une femelle pour aborder ceux des femelles.

Ainsi, l'homme ne vient pas de Mars, ni la femme de Vénus. Tous deux viennent d'Afrique, berceau de notre évolution, où ils ont évolué ensemble comme une espèce unique. Ils ont l'un et l'autre tous les mêmes gènes à part quelques-uns sur le chromosome Y, et leurs cerveaux se ressemblent tellement qu'il faut l'oeil de lynx d'un neuroanatomiste pour trouver les petits détails qui les différencient. D'après les meilleures estimations psychométriques, ils ont un niveau moyen d'intelligence générale identique²⁴, et ils se servent du langage et réfléchissent sur le monde physique et sur celui du vivant de la même manière générale. Ils ressentent les mêmes émotions de base, et tous deux aiment les relations sexuelles, recherchent des partenaires intelligents et gentils pour les épouser, sont jaloux, se sacrifient pour leurs enfants, rivalisent avec d'autres pour s'assurer un statut et des partenaires, et ils sont capables d'être agressifs quand il s'agit de défendre leurs intérêts.

Mais, bien sûr, l'homme et la femme n'ont pas des esprits identiques, et les études récentes sur les différences entre les sexes concordent sur un certain nombre de différences qui ne font pas de doute²⁵. Ces différences sont parfois importantes, ne se chevauchant que légèrement dans les courbes en cloche. Les hommes sont beaucoup plus attirés par les relations sexuelles sans entraves avec des partenaires multiples ou anonymes, comme en témoigne la clientèle presque exclusivement masculine de la prostitution et de la pornographie visuelle²⁶. Ils ont beaucoup plus tendance à se livrer à des compétitions violentes, voire meurtrières, que les enjeux soient élevés ou mineurs (comme dans le cas récent d'un chirurgien et d'un anesthésiste qui en sont venus aux mains en salle d'opération alors qu'une patiente attendait sur le billard qu'on lui retire la vésicule biliaire²⁷). Chez les enfants, les garçons passent beaucoup plus de temps à s'entraîner à des affrontements violents sous la forme de ce que les psychologues appellent gentiment les « jeux de bagarre²⁸ ». On constate aussi une nette supériorité des hommes dans la manipulation mentale d'objets et de l'espace à trois dimensions²⁹.

Pour d'autres traits, les différences sont faibles en moyenne, mais elles peuvent être importantes aux extrêmes. Et cela, pour deux raisons. Quand deux courbes en cloche se superposent en partie, plus on se rapproche de la queue, plus grands sont les écarts entre les deux groupes. Par exemple, les hommes sont en moyenne plus grand que les femmes, et l'écart est plus grand pour les valeurs extrêmes. Avec une taille de 1,75 m,

les hommes sont plus nombreux que les femmes dans la proportion de 30 pour 1 ; à 1,80 m, la proportion est de 2 000 pour 1. De même, et cela confirme les attentes de la psychologie évolutionniste, pour beaucoup de traits, la courbe en cloche des hommes monte moins et est plus étendue que celle des femmes, c'est-à-dire qu'il y a proportionnellement plus d'hommes aux extrêmes. À l'extrémité gauche de la courbe, on trouve que les garçons ont beaucoup plus de probabilité que les filles d'être dyslexiques, d'avoir des difficultés d'apprentissage, d'avoir des déficiences de l'attention, d'être émotionnellement perturbés et d'avoir un retard mental (du moins certains types de retards³⁰). À l'extrémité droite, on trouve que dans un échantillon d'élèves doués qui ont des résultats supérieur à 700 (sur 800) en mathématiques à l'examen d'entrée à l'université (*SAT*), les garçons sont plus nombreux que les filles dans la proportion de 13 pour 1, alors que leurs résultats respectifs sont similaires dans la plus grande partie de la courbe³¹.

Pour d'autres traits encore, les valeurs moyennes des deux sexes diffèrent de peu et dans des directions différentes pour des traits différents³². Bien que les hommes soient en moyenne meilleurs dans la rotation mentale d'objets et de cartes, les femmes se souviennent mieux des repères et des positions des objets. Les hommes sont meilleurs lanceurs, les femmes sont plus adroites. Les hommes résolvent mieux les problèmes de mathématiques et de vocabulaire, les femmes le calcul mathématique. Les femmes sont plus sensibles aux sons et aux odeurs, elles ont une meilleure perception de la profondeur, assemblent les formes plus vite et sont bien meilleures pour lire les expressions faciales et le langage du corps. Meilleures en orthographe, elles ont une plus grande aisance pour répéter des mots et ont une meilleure mémoire verbale.

Les femmes vivent les émotions de base plus intensément, sauf, peut-être, la colère³³. Elles ont des relations sociales plus intimes, y attachent plus d'importance et ressentent davantage d'empathie pour leurs amis, mais pas pour les inconnus (l'idée très répandue qu'elles ont plus d'empathie pour tout le monde est à la fois peu vraisemblable au regard de l'évolution et fausse). Elles maintiennent plus longtemps les contact oculaires, et sourient et rient beaucoup plus souvent³⁴. Les hommes sont plus enclins à rivaliser entre eux pour élever leur statut par la violence et par la réussite professionnelle, les femmes recourent plus volontiers au dénigrement et autres formes d'agression verbale.

Chez les hommes, le seuil de tolérance à la douleur est plus élevé et ils sont davantage prêts à prendre les plus grands risques pour élever leur statut, attirer l'attention ou s'assurer d'autres récompenses douteuses. Ainsi, le prix Darwin, attribué chaque année aux « individus qui assurent la survie à long terme de notre espèce en sortant du pool génétique de façon sublimement idiote » va presque toujours à des hommes. Parmi les derniers lauréats figurent l'homme qui s'est fait écraser par un distributeur de boissons gazeuses en le faisant basculer pour avoir une canette gratuite, trois hommes qui faisaient un concours à celui qui piétinerait le plus fort sur une mine antichar, et l'aspirant pilote qui avait attaché des ballons-sondes à sa chaise longue sur laquelle il a parcouru cinq mille mètres dans les airs et dérivé au-dessus de la mer (il n'a eu qu'une mention honorable car il a été secouru par un hélicoptère).

Les femmes sont plus attentives aux pleurs habituels de leurs bébés (mais les deux sexes réagissent de la même façon aux pleurs de détresse extrême) et elles ont davantage de sollicitude pour leurs enfants en général³⁵. Les filles jouent plus à la maman et à prendre divers rôles de la société, les garçons à se battre, à se poursuivre et à manipuler des objets. Enfin, les hommes et les femmes ne vivent pas la jalousie de la même façon, ils sont différents dans leurs préférences en matière de partenaires et dans leurs motivations pour avoir des aventures amoureuses.

Beaucoup de différences entre les sexes n'ont, bien sûr, rien à voir avec la biologie. Les styles de coiffure et les styles vestimentaires varient capricieusement selon les siècles et les cultures, et au cours des dernières décennies, les effectifs qui étaient auparavant majoritairement masculins dans les universités, dans les professions et dans les sports, s'y sont équilibrés ou sont devenus majoritairement féminins. Pour autant qu'on le sache, certaines des différences actuelles pourraient n'être qu'éphémères. Malgré tout, les féministes des genres disent qu'en dehors des différences anatomiques, *toutes* les différences entre les sexes proviennent des attentes des parents, des camarades de jeu et de la société. C'est ainsi qu'on a pu lire sous la plume de la scientifique radicale Anne Fausto-Sterling :

Le fait biologiquement déterminant, c'est que les garçons et les filles ont des organes génitaux différents, et c'est cette différence biologique qui conduit les adultes à interagir de façon différente avec des bébés différents que nous habillons pour faciliter les choses avec le code de couleur bleu

ou rose afin d'éviter qu'on aille regarder dans leurs couches pour se renseigner sur leur sexe³⁶.

Mais la théorie du bleu et rose se fait de moins en moins crédible. Voilà une douzaine de preuves qui laissent penser que la différence entre l'homme et la femme est plus profonde que les organes génitaux de la surface.

- Les différences sexuelles ne sont pas une caractéristique arbitraire de la culture occidentale comme la décision de conduire à droite ou à gauche. Dans toutes les cultures humaines, on considère que l'homme et la femme ont des natures différentes. Dans toutes les cultures, le travail est divisé en fonction du sexe, les femmes ayant plus de responsabilités pour élever les enfants, et les hommes dans les domaines publics et politiques. (La division du travail a même fait son apparition dans une culture où tout le monde s'était engagé à l'éradiquer, le kibboutz israélien.) Dans toutes les cultures, les hommes sont plus agressifs, plus enclins à voler, plus portés à la violence meurtrière (y compris la guerre), et ils ont davantage tendance à faire la cour, à séduire et à échanger des faveurs pour des relations sexuelles. Enfin, dans toutes les cultures on retrouve viol et son interdiction³⁷.
- Un grand nombre des différences psychologiques entre les sexes sont exactement ce qu'attendrait le biologiste évolutionniste qui ne connaîtrait que leurs différences physiques³⁸. Dans tout le règne animal, quand la femelle doit investir plus de calories et de risques dans chaque petit (dans le cas des mammifères par la grossesse et l'allaitement), elle investit aussi davantage pour le nourrir après la naissance car cela lui coûte plus cher qu'au mâle de le remplacer. La différence d'investissement s'accompagne d'une plus grande compétition entre les mâles pour des occasions de s'accoupler puisqu'en s'accouplant avec de nombreuses partenaires, le mâle a plus de chances que la partenaire de multiplier le nombre de ses petits. Quand le mâle est en moyenne plus gros que la femelle (ce qui est vrai de l'homme et la femme), ce décalage prêche en faveur d'un historique évolutif dans lequel les mâles se sont davantage livrés à une compétition violente pour y gagner des occasions de s'accoupler. D'autres traits physiques de l'homme, comme la puberté plus tardive, la supériorité de la force à l'âge adulte et la durée de vie plus courte, vont aussi dans le sens d'un historique de sélection pour des enjeux élevés.
- De nombreuses différences sexuelles se retrouvent largement chez d'autres primates, voire dans toute la classe des mammifères³⁹. Les mâles ont tendance à rivaliser de façon plus agressive et à être plus polygames. Chez beaucoup de mammifères, un plus grand territoire va de pair avec une plus grande aptitude à naviguer en fondant sur la

géométrie de l'espace (plutôt qu'en se souvenant de repères individuels). Le plus souvent, c'est le mâle qui a la plus grande étendue, ce qui est aussi vrai des chasseurs-cueilleurs. Ce n'est peut-être pas une coïncidence si les hommes sont plus doués pour utiliser les images mentales et pour effectuer des rotations mentales en 3D⁴⁰.

- Les généticiens ont trouvé que chez des individus différents, la diversité de l'ADN mitochondrial (que les hommes et les femmes héritent de leur mère) est bien plus grande que celle de l'ADN du chromosome Y (que les hommes héritent de leur père). Cela laisse penser que pendant des dizaines de milliers d'années, la réussite reproductive a davantage varié chez les hommes que chez les femmes. Certains hommes ont eu un grand nombre de descendants quand d'autres n'en ont eu aucun (ce qui nous laisse un petit nombre de chromosomes Y distincts), alors qu'un nombre plus grand de femmes ont eu un nombre de descendants plus également répartis (ce qui nous laisse un plus grand nombre de génomes mitochondriaux distincts). Ce sont précisément les conditions qui provoquent la sélection naturelle, dans laquelle les mâles rivalisent pour les occasions de s'accoupler et les femelles choisissent les mâles de la meilleure qualité⁴¹.
- Le corps humain contient un mécanisme qui amène les cerveaux des garçons et des filles à se différencier en se développant⁴². Le chromosome Y déclenche le développement des testicules chez le fœtus mâle, lequel sécrète des androgènes, hormones typiquement mâles (entre autre la testostérone). Les androgènes ont des effets durables sur le cerveau au cours du développement, dans les mois qui suivent la naissance et pendant la puberté, et leurs effets sont transitoires à d'autres moments. Les oestrogènes, hormones sexuelles typiquement femelles, affectent eux aussi le cerveau tout au long de la vie. Les récepteurs des hormones sexuelles se trouvent dans l'hypothalamus, l'hippocampe et l'amygdale dans le système limbique du cerveau, ainsi que dans le cortex cérébral.⁴³
- Le cerveau de l'homme diffère visiblement de celui de la femme sur plusieurs points⁴³. L'homme a un cerveau plus gros avec davantage de neurones (même en données corrigées pour tenir compte de la taille du corps), mais les femmes ont une plus grande proportion de matière grise. (Comme l'homme et la femme ont une intelligence générale équivalente, on ne connaît pas la signification de ces différences.) Les noyaux interstitiels de l'hypothalamus antérieur et un noyau de la *stria terminalis*, également dans l'hypothalamus, sont plus gros chez l'homme ; on pense qu'ils interviennent dans le comportement et l'agressivité sexuelle. Des portions de la commissure cérébrale (qui relie les hémisphères droit et gauche) se révèlent plus important chez la femme dont le cerveau pourrait fonctionner de façon moins inégale que celui de l'homme. L'apprentissage et la socialisation peuvent affecter la

microstructure et le fonctionnement du cerveau humain, bien sûr, mais probablement pas la taille de ses structures anatomiques.

- Les variations du niveau de testostérone d'un homme à l'autre et chez le même homme selon les saisons et les heures de la journée sont en corrélation avec la libido, la confiance en soi et le besoin de dominance⁴⁴. Les niveaux de testostérone sont plus élevés chez les auteurs de crimes violents que chez les criminels non violents, et chez les avocats qui plaident que ceux qui brassent des dossiers. Ces relations sont compliquées pour un certain nombre de raisons. Dans une large gamme de valeurs, la concentration de la testostérone dans la circulation sanguine n'a pas d'importance. Certains traits, comme les aptitudes spatiales, sont optimaux à des niveaux modérés et pas à des niveaux supérieurs. Les effets de la testostérone dépendent du nombre et de la répartition des récepteurs de la molécule, et pas seulement de sa concentration. De plus, l'état psychologique peut affecter les niveaux de la testostérone aussi bien que l'inverse, mais il y a une relation de cause à effet, si compliqué soit-elle. Quand on donne des androgènes à une femme qui se prépare en vue d'une intervention pour changer de sexe, elle réussit mieux les tests de rotation mentale et moins bien ceux d'aisance verbale. Le journaliste Andrew Sullivan dont l'état de santé avait fait chuter ses niveaux de testostérone décrit l'effet que lui a produit l'injection de cette hormone : « L'effet de cette injection est du même ordre que la précipitation pour aller à un premier rendez-vous amoureux ou avant de prendre la parole devant un auditoire. J'ai l'impression d'avoir reçu un coup de fouet. Après une injection, j'ai failli déclencher une bagarre en public pour la première fois de ma vie. Il y a toujours un pic de désir — chaque fois, ça me prend par surprise⁴⁵. » Bien que les niveaux de testostérone ne se chevauchent pas chez l'homme et chez la femme, leurs variations ont le même genre d'effets chez les deux. Les femmes qui ont des niveaux de testostérone élevés sont moins souriantes, elles ont davantage d'aventures extraconjugales, ont une présence plus forte en société, et même une poignée de main plus énergique.
- Les forces et les faiblesses cognitives de la femme varient selon la phase de son cycle menstruel⁴⁶. Quand les niveaux d'oestrogène sont élevés, elle est encore meilleure à des tâches où elle réussit en général mieux que les hommes, comme l'aisance verbale. Quand ils sont bas, elle réussit mieux des tâches où l'homme fait mieux en général, comme la rotation mentale. Toute une diversité de motivations sexuelles, y compris sont attirance pour les hommes, varient aussi avec le cycle menstruel⁴⁷.
- Les androgènes ont des effets permanents sur le cerveau en développement, et pas seulement des effets transitoires sur le cerveau adulte⁴⁸. Les filles qui ont une hyperplasie adrénale congénitale ont

une production excessive d'androsténédione ; malgré le retour à la normale de leurs niveaux hormonaux très vite après la naissance, en grandissant elles deviennent des garçons manqués, se bagarrant davantage, s'intéressant plus aux petites voitures qu'aux poupées, ayant de meilleures aptitudes spatiales et, plus tard, davantage de fantasmes sexuels et d'attrance sexuelle pour les garçons, mais aussi pour les filles. Celles qui n'ont un traitement hormonal que tard dans l'enfance ont, jeunes adultes, une sexualité plus proche de celle des hommes, les images pornographiques excitent rapidement leur libido, leurs pulsions sexuelles autonomes sont centrées sur la stimulation génitale, et elles ont l'équivalent d'éjaculations nocturnes⁴⁹.

- Le fin du fin dans les expériences pour séparer la biologie de la socialisation serait de prendre un petit garçon à la naissance, de l'opérer pour changer son sexe, et d'amener ses parents à l'élever en fille et les autres à le traiter de même. Si le sexe est une construction sociale, l'enfant devrait avoir un esprit de fille normale ; s'il dépend d'hormones prénatales, il devrait avoir le sentiment d'être un garçon enfermé dans un corps de fille. On a la chance que cette expérience a été pratiquée dans la vraie vie — pas par curiosité scientifique, bien sûr, mais à la suite de maladies et d'accidents. Une étude a examiné vingt-cinq garçons qui étaient nés sans pénis (il s'agissait d'une malformation de naissance, l'exstrophie du cloaque) et qui ont alors été castrés et élevés en filles. *Tous* se comportaient en garçons, ayant une tendance à la bagarre et des attitudes et des intérêts typiquement masculins. Plus de la moitié déclaraient spontanément être des garçons, l'un d'eux dès l'âge de cinq ans⁵⁰.

Dans une célèbre étude de cas, un petit garçon de huit mois a perdu son pénis à la suite d'une circoncision ratée (pas par une spécialiste, heureusement, mais par un piètre médecin). Ses parents ont consulté le célèbre sexologue John Money qui avait déclaré que « la nature est une stratégie politique de ceux qui cherchent à maintenir le *statu quo* des différences entre les sexes ». Celui-ci leur a conseillé une opération consistant à le castrer et à lui faire un vagin artificiel, et ils l'ont élevé en fille sans lui dire ce qui lui était arrivé⁵¹. J'ai entendu parler de ce cas quand j'étais étudiant dans les années 1970 : tel qu'on le présentait alors, c'était la preuve que les bébés sont neutres à la naissance et qu'ils acquièrent leur sexe selon la façon dont ils sont élevés. Un article du *New York Times* de l'époque disait que Brenda (née Bruce) « avait bien vécu son enfance comme une authentique petite fille⁵² ». On a continué à cacher la vérité jusqu'en 1997, où l'on a révélé que, très tôt, Brenda avait eu le sentiment d'être un garçon enfermé dans un corps de fille et dans un rôle de fille⁵³. Elle déchirait ses robes à frous-frous, rejetait les poupées au profit de pistolets, préférait jouer avec des garçons, et même cherchait obstinément à uriner debout. À quatorze ans, elle était si désespérée qu'elle a décidé soit de vivre sa vie en garçon, soit d'y mettre

fin, si bien que son père a fini par lui dire la vérité. Elle a subi une nouvelle série d'opérations, a pris une identité de garçon et celui-ci est aujourd'hui marié à une femme, et il est très heureux.

- Les enfants qui ont le syndrome de Turner sont génétiquement neutres. Ils ont un seul chromosome X, hérité soit de leur père, soit de leur mère, au lieu des deux chromosomes X que les filles ont d'ordinaire (l'un de leur mère, l'autre de leur père), ou des chromosomes X et Y qu'ont les garçons (le X de leur mère et le Y de leur père). Comme le plan corporel femelle est le plan par défaut chez les mammifères, ces enfants ont l'apparence et les comportements de filles. Les généticiens ont découvert que les corps des parents peuvent imprimer moléculairement des gènes sur le chromosome X, si bien qu'ils deviennent plus ou moins actifs dans le corps et dans le cerveau en développement de leurs enfants. Une fille ayant le syndrome de Turner qui tient son chromosome X de son père peut avoir des gènes qui sont optimisés par l'évolution pour les filles (puisque un chromosome X du père donne toujours une fille). Celle qui le tient de sa mère peut avoir des gènes optimisés par l'évolution pour les garçons (puisque un X maternel, même s'il peut donner indifféremment un garçon ou une fille, agira sans rencontrer d'opposition dans un fils uniquement qui n'a pas de contrepartie aux gènes X sur son maigre chromosome Y). Et effectivement, dans le syndrome de Turner, les filles sont psychologiquement différentes selon le parent qui leur a donné son chromosome X. Celles qui le tiennent de leur père (il est destiné à une fille) sont meilleures pour interpréter le langage du corps, lire les émotions, reconnaître les visages, manipuler les mots et s'entendre avec les gens, par rapport à celles dont le X vient de leur mère (qui n'est pleinement actif que chez un garçon⁵⁴).
- Contrairement à ce que l'on croit en général, les parents américains d'aujourd'hui ne traitent pas leurs garçons et leurs filles de façon très différente⁵⁵. Une revue récente de 172 études sur 128 000 enfants au total a trouvé que les garçons et les filles reçoivent la même quantité d'incitations, de chaleur, d'aliments, de limites, de discipline et de messages clairs. La seule différence importante était qu'environ les deux tiers des garçons étaient dissuadés de jouer à la poupée, en partie par leur père, de peur qu'ils ne deviennent homosexuels. (Il est peu fréquent que les garçons qui préfèrent les jouets de filles se révèlent homosexuels, mais ce n'est pas en interdisant ces jouets qu'on changera les choses.) De plus, les différences entre les garçons et les filles ne dépendent pas de ce qu'ils observent les comportements masculins auprès de leur père et des comportements féminins auprès de leur mère. Si Maxime a deux mamans, il agira exactement comme un petit garçon, comme s'il avait un papa et une maman.

Les choses ne s'annoncent pas bien pour la théorie qui veut que les garçons et les filles naissent identiques sauf dans leurs organes génétiques, toutes les autres différences provenant de la façon dont la société les traite. Si c'était vrai, ce serait une coïncidence frappante que dans toutes les sociétés le hasard par lequel chaque sexe se voit attribuer un ensemble de rôles penche toujours du même côté (ou qu'un coup de pouce fatal à l'aube de notre espèce se soit maintenu sans interruption à travers tous les bouleversement des derniers millénaires). Il serait tout aussi stupéfiant que, sans cesse, les assignations arbitraires de la société correspondent aux prédictions qu'un biologiste martien ferait sur notre espèce en se fondant sur notre anatomie et sur la distribution de nos gènes. Il serait bizarre que les hormones qui nous font hommes et femmes au départ modulent aussi de façon décisive les traits mentaux caractéristiquement masculins et féminins tant dans le développement précoce du cerveau que, à un degré moindre, tout au long de notre vie. Ce serait d'autant plus étrange qu'un second mécanisme de différenciation sexuelle (l'empreinte génomique) installe aussi des talents masculins et féminins caractéristiques. Enfin, deux prédictions de la théorie de la construction sociale — que les garçons traités en filles auront en grandissant un esprit de fille et qu'on peut retrouver les différences entre garçons et filles dans la façon dont leur parents les traitent — se sont avérées fausses.

Bien sur, ce n'est pas parce que beaucoup de différences entre les sexes ont leur racine dans la biologie qu'il s'ensuit nécessairement qu'un sexe est supérieur à l'autre, que ces différences apparaissent chez tout le monde dans toutes les situations, que la discrimination sexuelle envers une personne est justifiée, ni qu'il faut obliger les individus à agir conformément aux caractéristiques du sexe auquel ils appartiennent. Mais les différences entre les sexes ne sont pas non plus sans conséquences.

* * *

Aujourd'hui, beaucoup de gens sont heureux de pouvoir dire ce qu'ils n'auraient jamais pus dire dans une société convenable il y a quelques années, à savoir que l'esprit de l'homme et l'esprit de la femme ne sont pas interchangeables.

[...]

Pourtant, pour beaucoup de femmes qui ont une activité professionnelle, l'existence de différences entre les sexes est toujours une source de malaise. Comme le disait une collègue : « Voyez-vous, je sais que les hommes et les femmes ne sont pas pareils. Je le vois dans mes enfants, je le vois dans moi-même, je connais les études qui ont été faites. Pourtant, je ne peux pas m'expliquer que quand je lis qu'il y a des différences entre les sexes, *la moutarde me monte au nez*. » La cause la plus vraisemblable de sa colère est résumée dans un éditorial récent de Betty Friedan, cofondatrice de l'Organisation nationale pour les femmes et auteur de *The Feminine Mystique* [La Mystique féminine] en 1963 :

Bien que le mouvement des femmes ait commencé à instaurer l'égalité des femmes par de nombreuses mesures politiques et économiques, la victoire reste incomplète. Pour prendre deux des indicateurs les plus simples et les plus évidents, pour chaque dollar que gagnent les hommes, les femmes ne gagnent encore pas plus que 72 cents, et nous sommes loin d'être en nombre égal dans les plus hautes instances de prise de décision dans les affaires, dans le gouvernement ou dans les milieux professionnels⁵⁶.

Comme Friedan, beaucoup de gens pensent que l'écart dans les salaires entre les hommes et les femmes, et le « plafond de verre » qui empêche les femmes de s'élever aux niveaux supérieurs du pouvoir sont les deux principales injustices que rencontre la femme dans les pays occidentaux aujourd'hui. Dans son discours sur l'état de l'Union en 1999, Bill Clinton disait : « Nous pouvons être fiers de ce progrès, mais 75 cents sur un dollar, ce n'est jamais que les trois quarts du chemin, et les Américains ne peuvent s'en satisfaire tant que nous ne sommes pas arrivés au bout. » L'écart entre les hommes et les femmes et le plafond de verre ont inspiré des poursuites judiciaires contre les sociétés qui ont trop peu de femmes aux postes élevés, des pressions sur le gouvernement pour qu'il contrôle tous les salaires afin qu'hommes et femmes soient payés à « valeur égale » de leur travail, et des mesures agressives pour changer l'attitude des filles envers la vie professionnelle, telle que l'institution de la Journée annuelle de nos filles dans l'entreprise.

Les scientifiques et les ingénieurs voient dans ce phénomène le problème du « pipeline qui fuit ». Bien que les femmes constituent presque 60% des étudiants à l'université et environs la moitié des effectifs dans les principaux domaines scientifiques, la proportion de celles qui s'apprennent

à entrer dans la vie professionnelle diminue à mesure qu'elles passent du niveau de la maîtrise à la préparation du doctorat, puis aux positions de postdoctorat, chargé d'enseignement, assistant, maître-assistant, et enfin professeur. Les femmes constituent moins de 20% du personnel en sciences, en ingénierie et en développement de technologies⁵⁷. Depuis vingt ans, les lecteurs des magazines vedettes *Science* et *Nature* ont sous les yeux des titres comme « La diversité : plus facile à dire qu'à faire » et « Les efforts pour promouvoir la diversité confrontés à des problèmes persistants⁵⁸ ». Un article bien caractéristique sur les nombreuses commissions nationales pour étudier le problème dit que « ces activités visent à continuer à réduire par des mesurètes un problème qui, selon les experts, commence par des messages négatifs dans le primaire, continue avec les programme de doctorat et de postdoctorat qui opposent toutes sortes de barrières — financières, universitaires et culturelles — à toutes les candidates à part les meilleures, et persiste sur les lieux de travail⁵⁹ ». En 2001, une réunion des présidents des neuf universités d'élite des États-Unis réclamait des « changements significatifs », comme le fait de réserver à des femmes des bourses de financements de recherche, de leur donner les meilleurs espaces de parking sur les campus et de s'assurer que le pourcentage des enseignantes était le même que celui des étudiantes⁶⁰.

Mais il y a quelque chose d'étrange dans ces histoires de messages négatifs, de barrières cachées et de préjugés sexistes. La façon de procéder en science consiste à présenter toutes les hypothèses susceptibles d'expliquer un phénomène, et de les éliminer toutes sauf la bonne. Les scientifiques apprécient l'aptitude à réfléchir sur les alternatives, et ceux qui prônent une hypothèse se doivent de réfuter même celles qui sont peu vraisemblables. Pourtant, il est rare que les discussions du pipeline qui fuit dans les sciences *mentionnent* ne serait-ce qu'une alternative à la théorie des barrières et des biais. Une des rares exceptions a été une note en marge d'un article de *Science* en 2000 qui citait un extrait de présentation à l'Académie nationale d'ingénierie par la spécialiste en sciences sociales Patti Hausman :

Pourquoi les femmes ne sont-elles pas plus nombreuses à choisir des carrières en ingénierie ? La réponse est assez évidente : parce qu'elles ne veulent pas. Où qu'on aille, on constate que les femmes ont bien moins tendance que les hommes à voir ce qu'il y a de si fascinant dans les ohms, les carburateurs ou les quarks. Quand bien même on aura refait les

programmes, je ne m'intéresserai pas plus à apprendre comment fonctionne mon lave-vaisselle⁶¹.

Une éminente ingénieure dans l'assistance a immédiatement dénoncé son analyse, la taxant de « pseudoscience ». Mais Linda Gottfredson, qui est experte dans la littérature sur les préférences professionnelles, a fait remarquer que les faits parlaient pour Hausman : « En moyenne, les femmes s'intéressent davantage aux personnes, et les hommes aux choses. » Les tests d'orientation montrent aussi que les garçons s'intéressent plus aux travaux « réalistes », « théoriques » et « de recherche », et les filles aux questions « artistiques » et « sociales ».

Hausman et Gottfredson sont des voix isolées car l'écart entre hommes et femmes est toujours analysé de la façon suivante. Tout déséquilibre entre les hommes et les femmes au sein de leur profession ou dans leurs salaires est la preuve directe d'un biais sexiste — sinon sous la forme d'une discrimination ouverte, du moins par des messages dissuasifs ou par des barrières cachées. La possibilité que les hommes et les femmes puissent être différents selon des modes qui affectent leur emploi ou leur salaire ne peut jamais être mentionnée en public car cela ferait revenir sur le devant de la scène la cause de l'équité sur les lieux de travail et nuirait aux intérêts des femmes. C'est cette conviction qui a amené Friedan et Clinton, par exemple, à dire que nous n'aurons pas atteint l'équité entre hommes et femmes tant que les salaires et la représentation dans les professions ne sont pas identiques pour les hommes et pour les femmes. Dans un entretien télévisé en 1998, Gloria Steinem et la représentante au Congrès Bella Abzug ont traité l'idée même de différences entre les sexes de « sornettes » et de « démente antipatriotique », et quand on a demandé à Abzug si l'égalité entre les sexes voulait dire la parité dans tous les domaines, elle a répondu « moitié-moitié, absolument⁶² ». Cette analyse de l'écart entre hommes et femmes est aussi devenue la position officielle des universités. Que les présidents des universités d'élite de la nation se plaisent à accuser leurs collègues d'avoir des préjugés honteux sans même regarder d'autres explications (qu'ils finissent ou non par les accepter), cela montre à quel point le tabou est profondément enraciné.

Le problème avec cette analyse, c'est que l'inégalité des *résultats* ne peut servir à prouver l'inégalité des *opportunités* que si les groupes que l'on compare sont identiques en tout point en dehors de leurs traits psychologiques, ce qui n'a de chance de se produire que si nous sommes

des tables rases. Or le seul fait de dire qu'un écart entre les sexes peut provenir, ne serait-ce qu'en partie, de différences entre les sexes peut passer pour de la provocation. Quiconque aborde la question est sûr de se faire accuser de « vouloir maintenir les femmes à leur place » ou de « justifier le *statu quo* ». Cela revient à peu près au même que de dire que le scientifique qui étudie pourquoi les femmes vivent plus longtemps que les hommes « veut que les hommes âgés meurent ». Et loin d'être un stratagème d'hommes intéressés, les analyses exposant les failles de la théorie du plafond de verre viennent en grande partie de femmes, entre autres Hausman, Gottfredson, Judith Kleinfeld, Karen Lehrman, Cathy Young et Camilla Benbow, les économistes Jennifer Roback, Felice Schwartz, Diana Furchtgott-Roth et Christine Stolba, la juriste Jennifer Bracer et, avec plus de réserve, l'économiste Claudia Goldin et la juriste Susan Estrich⁶³.

À mon avis, l'explication de l'écart entre les sexes que nous offrent ces auteurs est meilleure que l'explication classique pour un certain nombre de raisons. Comme leur analyse ne s'effraie pas de la possibilité de différences entre les sexes, elle ne nous oblige pas à choisir entre les découvertes scientifiques sur la nature humaine et le traitement équitable des femmes. Les causes qu'elle indique de ce phénomène sont plus élaborées et elles concordent avec le meilleur de nos sciences sociales. Elle a davantage de considération envers les femmes et envers leurs choix. Enfin, elle offre la perspective de remèdes plus humains et plus efficaces aux injustices liées au sexe sur les lieux de travail.

Avant de vous présenter la nouvelle analyse de l'écart entre les sexes que donnent les féministes de l'équité, laissez-moi répéter trois points incontestés. En premier lieu, dissuader les femmes de poursuivre leurs ambitions et pratiquer des discriminations à leur encontre en se fondant sur le sexe auquel elles appartiennent sont des injustices qu'il faut faire cesser partout où on les découvre.

Deuxièmement, il est incontestable que les femmes ont partout été victime de discriminations dans le passé, et que ce phénomène continue aujourd'hui dans certains secteurs. Ce n'est pas en montrant que les hommes gagnent plus qu'elles ou que la proportion hommes-femmes s'écarte de la parité qu'on peut le prouver, mais c'est autrement. Par exemple, des expérimentateurs peuvent envoyer de faux CV ou des demandes de bourses qui seraient identiques en tout point sauf sur le sexe

du candidat, et voir s'ils sont traités différemment. Des économistes peuvent effectuer une analyse de régression qui évalue les qualifications et les intérêts des individus et détermine si les hommes et les femmes ont des salaires ou des évolutions de carrières différents à *qualifications et intérêts statistiquement égaux*. Les différences de résultats ne révèlent une discrimination que si l'on a pris en compte d'autres traits pertinents : ce point est élémentaire en sciences sociales (sans parler du sens commun), et il est accepté par tous les économistes quand ils analysent des données pour mettre en évidence des discriminations dans les salaires⁶⁴.

Troisièmement, la question ne se pose pas de savoir si les femmes sont « qualifiées » pour être chercheuses, PDG, à la tête d'une nation, ou professionnelles d'élite dans un métier quel qu'il soit. Il y a des années qu'on y a répondu de manière définitive : certaines sont qualifiées, et d'autres pas, de la même façon que certains hommes le sont et d'autres pas. La seule question est de savoir si les proportions d'hommes qualifiés et de femmes qualifiées doivent être les mêmes.

Comme dans beaucoup d'autres sujets liés à la nature humaine, la réticence à penser en termes de statistiques a conduit à de fausses et vaines dichotomies. Voici comment envisager la répartition des sexes dans les professions sans avoir à choisir entre les extrêmes « les femmes ne sont pas qualifiées » et « la parité à tout prix », ou entre « il n'y a pas de discrimination » et « tout est discrimination ».

Dans un marché du travail libre et sans préjugés, les individus sont toujours embauchés et payés selon l'adéquation entre leur profil et les exigences du poste. Un poste donné exige un certain amalgame de talents cognitifs (aptitude mathématique ou linguistique par exemple), de traits personnels (aptitude à prendre des risques ou à coopérer), et de souplesse envers les exigences concernant le mode de vie (horaires rigides, mutations, remise à niveau des savoir-faire liés au poste). Il offre aussi un certain mélange de gratifications personnelles : contacts, gadgets, idées, activités en plein air, satisfaction du travail bien fait. Le salaire est influencé, entre autres, par l'offre et la demande : combien de personnes veulent ce poste, combien sont capables de l'assumer, et combien de personnes l'employeur peut salarier pour l'assumer. Il est possible que les postes faciles à pourvoir paient moins et que ceux difficiles à pourvoir paient plus.

Il y a de grandes variations entre les individus quant aux qualités qu'exige un emploi donné. La plupart d'entre eux sont capables de penser de façon logique, de travailler avec d'autres, de supporter les conflits ou les environnements déplaisants, et ainsi de suite, mais pas tous au même degré ; chacun a un profil unique constitué par ses qualités et ses goûts. Étant donné toutes les preuves qu'il existe bien des différences entre les sexes (certaines biologiques, d'autres culturelles, d'autres encore biologiques et culturelles), il y a bien des chances que les distributions statistiques de ces qualités et de ces goûts ne soient pas identiques pour les hommes et pour les femmes. Maintenant, si l'on met en regard la distribution des traits des hommes et celle des femmes avec la distribution des exigences des emplois dans l'économie, la chance que la proportion d'hommes et de femmes soit identique dans chaque profession, ou que le salaire moyen des hommes et des femmes soit identique dans chaque profession, ou que le salaire moyen des hommes et des femmes soit identique est très proche de zéro — même en l'absence de barrières ou de discrimination.

Cela ne veut pas dire pour autant que les femmes seront réduites à la portion congrue. Tout dépend du menu des opportunités qu'offre une société donnée. S'il y a davantage d'emplois bien payés réclamant des qualités typiquement masculines (mettons, le fait d'être prêt à se mettre physiquement en danger, ou de s'intéresser aux machines), il est possible que les hommes réussissent mieux en moyenne ; s'il y en a davantage qui réclament des qualités typiquement féminines (comme une parfaite maîtrise du langage, ou de l'intérêt pour les autres), il est possible que les femmes réussissent mieux en moyenne. Dans les deux cas, on trouvera dans les deux types d'emplois des hommes aussi bien que des femmes, mais en nombres différents. C'est la raison pour laquelle certaines professions relativement prestigieuses sont dominées par les femmes. Un exemple en est mon propre domaine, l'étude du développement du langage chez l'enfant, où les femmes sont beaucoup plus nombreuses que les hommes⁶⁵. Dans son ouvrage *The First Sex : The Natural Talents of Women and How They Are Changing the World* [*Le Premier Sexe : Les talents naturels des femmes, et comment ils changent le monde*] l'anthropologue Helen Fisher pense que la culture des affaires dans notre économie globalisée menée par le savoir va bientôt favoriser les femmes. Les femmes s'expriment mieux, coopèrent davantage, ne sont pas obsédées par le rang et sont plus aptes à négocier des contrats équilibrés. Les entreprises,

prédit-elle, vont augmenter la demande de ces talents, et il est possible que le statut et les salaires des femmes l'emportent sur ceux des hommes.

Dans le monde d'aujourd'hui, bien sûr, l'écart entre les genres est à l'avantage des hommes. Une partie de ce décalage est due à la discrimination. Certains employeurs peuvent sous-estimer les talents des femmes, ou penser qu'un lieu de travail entièrement masculin est plus efficace, ou s'inquiéter que leurs employés masculins renâclent à travailler sous les ordres de femmes, ou encore avoir peur que les préjugés de leurs clients leur nuisent. Il a cependant été prouvé que les différences entre les sexes dans le milieu professionnel ne sont pas toutes provoquées par ces barrières⁶⁶. Il est peu vraisemblable, par exemple, que contrairement à l'habitude chez les universitaires, les mathématiciens soient animés de préjugés contre les femmes et les psycholinguistes du développement contre les hommes, et que les psychologues évolutionnistes n'aient aucun préjugé.

Dans un petit nombre de professions, les différences d'aptitudes peuvent jouer un certain rôle. Le fait que davantage d'hommes que de femmes ont des aptitudes exceptionnelles en raisonnement mathématique et dans la manipulation mentale d'objets en 3D suffit à expliquer qu'on s'écarte de la parité absolue entre les sexes chez les ingénieurs, les physiciens, les chimistes organiques et les professeurs dans certaines branches des mathématiques (mais cela ne signifie pas pour autant que la proportion des femmes doive y être proche de zéro).

Dans la plupart des professions, la moyenne des différences d'aptitudes n'est pas pertinente, mais la moyenne des différences de préférences pourrait orienter les sexes vers des voies différentes. L'exemple le plus spectaculaire vient de David Lubinski et Camilla Benbow qui ont analysé un échantillon d'élèves de cinquième précoces en mathématiques qui avaient été sélectionnés au cours d'une opération nationale de repérage des talents⁶⁷. Nés pendant la deuxième vague du féminisme, ces adolescents étaient incités par leurs parents à développer leurs talents (tous suivaient des cours d'été en mathématiques et sciences) et ils avaient tous conscience de leur aptitude à réussir. Les filles douées ont cependant dit aux chercheurs qu'elles s'intéressaient davantage aux individus, aux « valeurs sociales » et aux objectifs humanitaires et altruistes, alors que les garçons déclaraient s'intéresser plus aux choses, aux « valeurs théoriques » et aux « questions intellectuelles abstraites ». À l'entrée à

l'université, les jeunes filles ont choisi toute une palette de matières dans les sciences humaines, les arts et les sciences, alors que les garçons se sont obstinés à se cantonner dans les mathématiques et les sciences. Et évidemment, moins de 1% des filles sont allées jusqu'au doctorat en mathématiques, physique ou ingénierie, contre 8% des garçons. Les filles ont préféré se diriger vers la médecine, le droit, les sciences humaines et la biologie.

Cette asymétrie est flagrante dans les études de masse sur les valeurs liées à l'emploi et sur les choix de carrière, un autre type d'étude où les hommes et les femmes disent vraiment ce qu'ils veulent au lieu que ce soient des activistes qui parlent en leur nom⁶⁸. En moyenne, l'estime de soi des hommes est plus fortement liée à leur statut, à leur salaire et à leur fortune, ce qui est aussi le cas pour leur pouvoir de séduction comme partenaires sexuels ou comme maris, ainsi que l'ont révélé des études portant sur ce que les individus recherchent dans les personnes du sexe opposé⁶⁹. Conformément à ce que l'on peut attendre, les hommes se déclarent davantage prêts à faire plus d'heures de travail et à sacrifier d'autres parties de leur vie — vivre dans une ville moins attrayante, quitter parents et amis quand ils déménagent dans le cadre de leur travail — pour monter dans leur carrière ou acquérir de la notoriété dans leur domaine. Comme ils sont aussi prêts, en moyenne, à supporter le manque de confort ou le danger physique, on a plus tendance à les trouver dans les emplois peu attirants mais lucratifs qui consistent par exemple à réparer les équipements d'usine, à effectuer de la manutention sur les plates-formes pétrolières et à décrasser les réservoirs de pétrole au marteau-piqueur. Les femmes, en moyenne, ont plus tendance à choisir des emplois d'assistance administrative qui offrent des salaires moins élevés dans des bureaux climatisés. Les hommes prennent davantage de risques, ce qui se reflète dans leurs parcours professionnels même à qualification égale. Les hommes préfèrent travailler pour des sociétés ou des entreprises, les femmes pour la fonction publique et les organisations à but non lucratif. Chez les médecins, les hommes tendent davantage à se spécialiser et à ouvrir des cabinets de médecine privée ; les femmes sont plutôt des généralistes salariées dans des hôpitaux ou des cliniques. On trouve davantage d'hommes directeurs d'usine, de femmes directrices des relations humains ou de la communication d'entreprise.

Les mères sont en moyenne plus attachées à leurs enfants que les pères. C'est vrai dans toutes les sociétés tout autour du monde, et cela a probablement été vrai de notre lignée depuis l'évolution des premiers mammifères il y a environ deux cents millions d'années. Comme le disait Susan Estrich : « Attendre que se brise le lien entre les différences entre les sexes et les rôles de parents, c'est attendre Godot. » Cela ne veut pas dire que dans toutes les sociétés les femmes ne se soient jamais intéressées au travail ; chez les chasseurs-cueilleurs les femmes assument la plus grande partie de la cueillette et chassent un peu, en particulier avec des filets plutôt qu'avec des pierres ou des lances⁷⁰. Cela ne signifie pas non plus que dans aucune société les hommes soient indifférents envers leurs enfants ; l'investissement parental masculin est un trait évident et zoologiquement inhabituel d'*Homo sapiens*. Mais cela signifie que le compromis biologiquement omniprésent entre investir dans un enfant et travailler pour rester en bonne santé (pour à long terme faire d'autres enfants ou investir dans d'autres enfants) peut s'équilibrer sur plusieurs points entre les hommes et les femmes. Non seulement la femme est le sexe qui nourrit, mais elle est aussi plus attentive au bien-être de ses bébés et, dans les enquêtes, les femmes déclarent attacher une grande importance au fait de passer du temps avec leur enfants⁷¹.

Ainsi, même si les deux sexes accordent de l'importance au travail et aux enfants, la différence du poids qu'ils donnent à l'un et aux autres peut conduire la femme plus souvent que l'homme à faire un choix de carrière qui lui permet de passer plus de temps avec ses enfants — horaires moins lourds ou plus souples, moins de mutations, savoir-faire qui deviennent pas aussi obsolètes — en échange d'un salaire ou d'un prestige moins grand. Comme le fait remarquer l'économiste Jennifer Roback, « à partir du moment où l'on observe que les individus renoncent à une partie de leurs revenus en faveur d'autres sources de plaisir, on ne peut déduire pratiquement rien en comparant les revenus d'une personne à ceux d'une autre⁷² ». L'économiste Gary Becker a montré que le mariage peut accentuer les effets des différences entre les sexes, même s'ils sont faibles au départ, à cause de ce que les économistes appellent l'avantage comparatif. Dans les couples où le mari peut gagner un peu plus que la femme, mais où la femme est un parent un peu meilleur que le mari, l'un et l'autre pourraient décider rationnellement qu'il vaut mieux pour les deux qu'elle travaille moins que lui⁷³.

Je le répète, rien de tout cela ne signifie que la discrimination sexuelle ait disparu ou qu'elle soit justifiée quand elle existe. L'important, c'est seulement que les décalages entre les sexes, à eux seuls, ne disent rien sur la discrimination, à moins que l'homme et la femme ne soient des tables rases, ce qui n'est pas le cas. La seule façon d'établir l'existence d'une discrimination, c'est de comparer leurs emplois ou leurs salaires à égalité de choix et de qualifications. Et en fait, une étude récente de données de l'enquête longitudinale nationale sur la jeunesse a trouvé que les jeunes femmes sans enfants entre 27 et 32 ans gagnent 98 cents pour chaque dollar gagné par les hommes⁷⁴. Même pour les personnes qui sont cyniques sur les motivations des employeurs américains, cela ne devrait pas être une surprise. Dans un marché où règne la loi de la jungle, la moindre entreprise qui serait assez stupide pour mépriser les femmes qualifiées ou pour surpayer les hommes non qualifiés serait acculée à la banqueroute par une concurrente plus méritocratique.

Remarquez que rien dans la science ou dans les sciences sociales ne s'opposerait aux mesures imposant la parité hommes-femmes dans les salaires et dans les emplois si une démocratie décidait que c'était un objectif valable en soi. Ce que disent les faits, c'est que ces mesures ont des inconvénients comme des avantages. L'avantage évident des mesures de l'égalité de résultats est qu'elles pourraient neutraliser les discriminations qui subsistent à l'égard des femmes. Mais si l'homme et la femme ne sont pas interchangeables, il faut nécessairement prendre aussi en compte les inconvénients. Certains inconvénients seraient pour les hommes ou pour les deux sexes. Les deux les plus évidents sont que la discrimination puisse être inversée et retournée contre les hommes, et qu'on soupçonne à tort de sexisme ceux et celles qui prennent aujourd'hui les décisions concernant les embauches et les salaires. Un autre inconvénient pour les deux sexes est l'inefficacité qui pourrait en résulter si l'on fondait les décisions d'embauche sur des facteurs autres que la meilleure adéquation entre les exigences d'un poste et les traits de la personne.

Mais beaucoup d'inconvénients qu'entraîneraient les mesures visant à instaurer l'égalité des résultats incomberaient aux *femmes*. Beaucoup de femmes dans la recherche scientifique s'opposent à des mesures préférentielles pour un sexe dans la science, comme de réserver des postes d'enseignements pour les femmes, ou, comme le propose une activiste, de

répartir les financements de recherche fédéraux selon le nombre d'hommes et de femmes qui y sont candidats. Le problème de ces mesures bien intentionnées, c'est qu'elles peuvent semer le doute sur la supériorité de ceux qui en bénéficieraient. Comme le disait l'astronome Lynne Hillebrand, « si l'on vous accorde un avantage parce que vous êtes une femme, cela ne vous rend pas service ; les gens vont se demander pourquoi vous êtes là⁷⁵ ».

Il est certain qu'*il existe* des barrières institutionnelles à l'avancement des femmes. Les individus sont des mammifères, et il faut garder en tête les implications éthiques du fait que c'est la femme qui porte, nourrit et élève les enfants en majeure partie. Il ne faut pas supposer que l'être humain par défaut est l'homme et que les enfants sont une faiblesse ou un accident qui frappe une sous-espèce déviante. Les différences entre les sexes peuvent donc servir à justifier, plutôt qu'à menacer, les mesures en faveur des femmes telles que les congés parentaux, les allocations de garde d'enfant, la flexibilité des horaires et la suspension de la titularisation aux postes d'enseignement universitaire ou sa suppression complète (idée qui a été récemment proposée par la biologiste et présidente de l'Université Princeton, Shirley Tilghman).

Bien sûr, tout est bon à prendre, mais ces mesures sont aussi des décisions — peut-être justifiables — de pénaliser ceux et celles qui n'ont pas d'enfants, dont les enfants sont grands, ou qui choisissent de rester à la maison avec leurs enfants. Mais même quand on en vient à peser le pour et le contre de ces compromis, la réflexion sur la nature humaine peut susciter de nouvelles questions profondes qui pourraient à long terme améliorer le sort des femmes qui travaillent. Parmi les exigences pesantes d'un emploi qui dissuadent les femmes, il faut faire la part entre celles qui contribuent vraiment à l'efficacité économique, et celles qui sont des courses d'obstacles où les hommes rivalisent pour le statut de numéro un. En raisonnant sur la justice au travail, faut-il considérer les personnes comme des individus isolés, ou comme des personnes appartenant à une famille, qui auront probablement des enfants à un moment de leur vie et qui s'occuperont probablement de leurs parents âgés à un certain moment ? Si nous acceptons de renoncer à une certaine efficacité en échange de meilleures conditions de travail dans tous les emplois, ne serait-ce pas un grand progrès dans la qualité de vie ? Je n'ai pas les réponses à ces questions, mais elles méritent bien qu'on se les pose.

Il est encore une raison pour laquelle il peut être plus humain de reconnaître l'existence de différences entre les sexes que de les nier. Ce sont des hommes et des femmes, et pas le genre masculin et le genre féminin, qui prospèrent et qui souffrent, et ces hommes et ces femmes possèdent des cerveaux — peut-être pas identiques — qui leur donnent de la valeur et l'aptitude de faire des choix. Ces choix, il faut les respecter. Dans les rubriques sur la vie au quotidien dans les journaux, il est classique de lire des témoignages de femmes que l'on culpabilise parce qu'elles restent à la maison avec leurs enfants. Comme elles disent toujours : « Je croyais que le féminisme était censé défendre la liberté de choix. » Il faut que la même chose s'applique indifféremment, que la femme choisisse de travailler ou qu'elle accepte de renoncer à une partie de ses revenus au profit d'une certaine « qualité de vie » (et bien sûr, cela s'applique aussi bien aux hommes). Ce n'est pas un progrès évident que de vouloir à tout prix que le même nombre d'hommes et de femmes travaillent quatre-vingts heures par semaine dans un cabinet d'avocats, ou qu'ils abandonnent leur famille pendant plusieurs mois de suite pour assembler des tuyaux de métal sur une plate-forme pétrolière glaciale. Et il est grotesque de demander (comme les défenseurs de la parité entre hommes et femmes dans les pages de *Science*) qu'un plus grand nombre de jeunes femmes « soient conditionnées pour choisir l'ingénierie » comme s'il s'agissait de rats dans une boîte de Skinner⁷⁶.

Gottfredson fait remarquer que « si vous tenez à évaluer la justice sociale par la parité entre hommes et femmes, cela signifie que vous devrez écarter un grand nombre d'hommes et de femmes du travail qu'ils aiment le mieux pour les pousser vers celui qu'ils n'aiment pas⁷⁷ ». À propos du pipeline qui fuit dans la science, Kleinfeld reprend cette idée en écho : « Si les femmes [douées] choisissent d'être enseignantes plutôt que mathématiciennes, journalistes plutôt que physiciennes, avocates plutôt qu'ingénieures, ne leur envoyons pas le message qu'elles sont des êtres humains moins précieux, qu'elles ont moins de valeur aux yeux de notre civilisation, qu'elles sont paresseuses ou qu'elles ont un statut inférieur⁷⁸. » Ce ne sont pas là des inquiétudes hypothétiques : selon une enquête récente de la National Science Foundation, les femmes étaient beaucoup plus nombreuses que les hommes à déclarer avoir choisi de faire des études de science, de mathématiques ou d'ingénierie sous la pression de leurs professeurs ou de leur famille au lieu de suivre leurs propres aspirations — et beaucoup avaient fini par abandonner pour cette

raison⁷⁹. Je laisserai le dernier mot à Margaret Mead qui, certes, s'était fourvoyée au début de sa carrière à propos de la malléabilité des sexes, mais qui avait sûrement raison quand elle a dit : « Si nous voulons réaliser une culture riche, riche de valeurs contrastées, il faut reconnaître toute la palette des potentialités humaines, et construire ainsi un tissu social moins arbitraire dans lequel chaque don humain si divers soit-il trouvera sa place. » ❖

Notes

1. Jaggar, 1983
2. Cité dans Jaggar, 1983, p.27.
3. J.N. Willford, « Sexes equal on South Sea isle », *New York Times*, 29 mars 1994.
4. L. Tye, « Girls appear to be closing aggression gap with boys », *Boston Globe*, 26 mars 1998.
5. M.Zoll, « What about the boys ? », *Boston Globe*, 23 avril 1998.
6. Cité dans Young, 1999, p. 247.
7. Crittenden, 1999 ; Shalit, 1999.
8. L. Kass, « The end of courtship », *Public Interest*, 126, hiver 1997.
9. Patai, 1998.
10. Grant, 1993 ; Jaggar, 1983 ; Tong, 1998.
11. Sommers, 1994. Voir aussi Jaggar, 1983.
12. Cité dans Sommers, 1994, p.22.
13. Gilligan, 1982.
14. Jaffe & Hyde, 2000 ; Sommers, 1994, chap. 7 ; Walker, 1984.
15. Belenky *et al.*, 1986.
16. Denfeld, 1995 ; Kaminer, 1990 ; Lehrman, 1997 ; McElroy, 1996 ; Paglia, 1992 ; Patai, 1998 ; Patai & Koertge, 1994 ; Sommers, 1994 ; Taylor, 1992 ; Young, 1999.
17. Sommers, 1994.
18. Denfeld, 1995 ; Lehrman, 1997 ; Roiphe, 1993 ; Walker, 1995.
19. S. Boxer, « One casualty of the women's movement : Feminism », *New York Times*, 14 décembre 1997.
20. C. Paglia, « Crying wolf », *Salon*, 7 février 2001.
21. Patai, 1998 ; Sommers, 1994.
22. Trivers, 1976 ; Trivers, 1981 ; Trivers, 1985.
23. Trivers & Willard, 1973.
24. Jensen, 1998, chap. 13.
25. Blum, 1997 ; Eagly, 1995 ; Geary, 1998 ; Halpern, 2000 ; Kimura, 1999.
26. Salmon & Symons, 2001 ; Symons, 1979.
27. Daly & Wilson, 1988. Anecdote de Barry, 1995.
28. Geary, 1998 ; Maccoby & Jacklin, 1987.
29. Geary, 1998 ; Halpern, 2000 ; Kimura, 1999.
30. Blum, 1997 ; Geary, 1998 ; Halpern, 2000 ; Hedges & Nowell, 1995 ; Lubinski & Benbow, 1992.
31. Hedges & Nowell, 1995 ; Lubinski & Benbow, 1992.
32. Blum, 1997 ; Geary, 1998 ; Halpern, 2000 ; Kimura, 1999.
33. Blum, 1997 ; Geary, 1998 ; Halpern, 2000 ; Kimura, 1999.
34. Provine, 1993.
35. Hrdy, 1999.
36. Fausto-Sterling, 1985, pp.152-153.
37. Brown, 1991.
38. Buss, 1999 ; Geary, 1998 ; Ridley, 1993 ; Symons, 1979 ; Trivers, 1972.
39. Daly & Wilson, 1983 ; Geary, 1998 ; Hauser, 2000.
40. Geary, 1998 ; Silverman & Eals, 1992.
41. Gibbons, 2000.
42. Blum, 1997 ; Geary, 1998 ; Halpern, 2000 ; Kimura, 1999.
43. Blum, 1997 ; Geary, 1998 ; Gur & Gur, sous presse ; Gur *et al.*, 1999 ; Halpern, 2000 ; Jensen, 1998 ; Kimura, 1999 ; Neisser *et al.*, 1996.
44. Dabbs & Dabbs, 2000 ; Geary, 1998 ; Halpern, 2000 ; Kimura, 1999 ; Sapolsky, 1997.
45. A. Sullivan, « Testosterone power », *Women's Quarterly*, été 2000.
46. Kimura, 1999.
47. Blum, 1997 ; Gangestad & Thornhill, 1998.
48. Blum, 1997 ; Geary, 1998 ; Halpern, 2000 ; Kimura, 1999.
49. Symons, 1979, chap. 9.
50. Reiner, 2000.
51. Cité dans Halpern, 2000, p.9.
52. Cité dans Colapinto, 2000.
53. Colapinto, 2000 ; Diamond & Sigmundson, 1997.
54. Skuse *et al.*, 1997.
55. Barkley *et al.*, 1977 ; Harris, 1998a ; Lytton & Romney, 1991 ; Maccoby & Jacklin, 1987.
56. B. Friedan, « The future of feminism », *Free Inquiry*, été 1999.
57. « Land of plenty : Diversity as America's competitive edge in science, engineering, and technology », Rapport de la commission du Congrès sur l'avancement des femmes et des minorités dans les sciences, l'ingénierie et le développement des technologies, septembre 2000.
58. J. Alper, « The pipeline is leaking women all the way along », *Science*, 260, 16 avril 1993 ; J. Mervis, « Efforts to boost diversity face persistent problems », *Science*, 284, 11 juin 1999 ; J. Mervis, « Diversity : Easier said than done », *Science*, 289, 16 mars 2000 ; J. Mervis, « NSF searches for right way to help women », *Science*, 289, 21 juillet 2000 ; J. Mervis, « Gender equity : NSF program targets institutional change », *Science*, 291, 21 juillet 2001.
59. J. Mervis, « Efforts to boost diversity face persistent problems », *Science*, 284, 11 juin 1999, p.1757.
60. P. Healy, « Faculty shortage : Women in sciences », *Boston Globe*, 31 janvier 2001.
61. C. Holden, « Parity as goal sparks bitter battle », *Science*, 289, 21 juillet 2000, p. 380.
62. Cité dans Young, 1999, pp. 22, 34-35.
63. Estrich, 2000 ; Furchtgott-Roth & Stolba, 1999 ; Goldin, 1990 ; Gottfredson, 1988 ; Hausman, 1999 ; Kleinfeld, 1999 ; Lehrman, 1997 ; Lubinski & Benbow, 1992 ; Roback, 1993 ; Schwartz, 1992 ; Young, 1999.
64. Browne, 1998 ; Furchtgott-Roth & Stolba, 1999 ; Goldin, 1990.
65. Dans un échantillon aléatoire de 100 membres de l'Association internationale pour l'étude du langage de l'enfant de Stanford cite sur son site csl.stanford.edu/~clrf/history.html 18 orateurs principaux : 15 femmes et 3 hommes.
66. Browne, 1998 ; Furchtgott-Roth & Stolba, 1999 ; Goldin, 1990 ; Gottfredson, 1988 ; Kleinfeld, 1999 ; Roback, 1993 ; Young, 1999.
67. Lubinski & Benbow, 1992.
68. Voir Browne, 1998, et les références dans la note 63.
69. Buss, 1992 ; Ellis, 1992.
70. Hrdy, 1999.
71. Browne, 1998 ; Hrdy, 1999.
72. Roback, 1993.
73. Becker, 1991.
74. Furchtgott-Roth & Stolba, 1999.
75. Cité dans C. Young, « Sex and science », *Salon*, 12 avril 2001.
76. Cité dans C. Holden, « Parity as a goal sparks bitter battle », *Science*, 289, 21 juillet 2000.
77. Cité dans C. Holden, « Parity as a goal sparks bitter battle », *Science*, 289, 21 juillet 2000.
78. Kleinfeld, 1999.
79. Fondation nationale de la science, *Women, Minorities, and Persons with Disabilities in Science and Engineering : 1998*, www.nsf.gov/sbe/srs/nsf99338.

Bibliographie

- Barkley, R.A., Ullman, D. G., Otto, L. & Brecht, J. M. 1977. The effects of sex typing and sex appropriateness of modeled behavior on children's imitation. *Child Development*, 48, 721-725.
- Barry, D. 1995. *Dave Barry's complete guide to guys*. New York : Ballantine.
- Becker, G. S. 1991. *A treatise on the family* (enlarged ed.). Cambridge, Mass.: Harvard University Press.
- Belenky, M. F., Clinchy, B. M., Golberger, N. R., & Tarule, J. M. 1986. *Women's ways of knowing*. New York : Basic Books.
- Blum, D. 1997. *Sex on the brain : The biological differences between men and women*. New York : Viking.
- Brown, D. E. 1991. *Human universals*. New York : McGraw-Hill.
- Browne, K. 1998. *Divided labors : An evolutionary view of women at work*. London : Weidenfeld and Nicholson.
- Buss, D. M. 1992. Mate preference mechanisms : Consequences for partner choice and intrasexual competition. In J. Barkow, L. Cosmides, & J. Tooby (Eds.), *The adapted mind : Evolutionary psychology and the generation of culture*. New York : Oxford University Press.
- Crittenden, D. 1999. *What our mother didn't tell us : Why happiness eludes the modern woman*. New York : Simon & Schuster.
- Buss, D. M. 1999. *Evolutionary psychology : The new science of the mind*. Boston : Allyn and Bacon.
- Colapinto, J. 2000. *As nature made him : The boy who was raised as a girl*. New York : HarperCollins.
- Dabbs, J. M., & Dabbs, M. G. 2000. *Heroes, rogues, and lovers : Testosterone and behavior*. New York : McGraw-Hill.
- Daly, M., & Wilson, M. 1983. *Sex, evolution, and behavior* (2nd ed.). Belmont, Calif. : Wadsworth.
- Daly, M., & Wilson, M. 1988. *Homicide*. Hawthorne, N.Y. : Aldine de Gruyter.
- Denfeld, R. 1995. *The new Victorians : A young woman's challenge to the old feminist order*. New York : Warner Books.
- Diamond, M., & Sigmundson, K. 1997. Sex reassignment at birth : Long-term review and clinical implications. *Archives of Pediatric and Adolescent Medicine*, 151, 298-304.
- Eagly, A. H. 1995. The science and politics of comparing women and men. *American Psychologist*, 50, 145-158.
- Ellis, B. J. 1992. The evolution of sexual attraction : Evaluative mechanisms in women. In J. H. Barkow, L. Cosmides, & J. Tooby (Eds.), *The adapted mind : Evolutionary psychology and the generation of culture*. New York : Oxford University Press.
- Estrich, S. 2000. *Sex and power*. New York : Riverhead Press.
- Fausto-Sterling, A. 1985. *Myths of gender : Biological theories about women and men*. New York : Basic Books.
- Furchtgott-Roth, D., & Stolba, C. 1999. *Women's figures : An illustrated guide to the economic progress of women in America*. Washington, D. C. : American Enterprise Institute Press.
- Gangestad, S., & Thornhill, R. 1998. Menstrual cycle variation in women's preferences for the scent of symmetrical men. *Proceedings of the Royal Society of London B*, 265, 927-933.
- Geary, D. C. 1998. *Male, female : The evolution of human sex differences*. Washington, D.C.: American Psychological Association.
- Gibbons, A. 2000. Europeans trace ancestry to Paleolithic people. *Science*, 290, 1080-1081.
- Gilligan, C. 1982. *In a different voice : Psychological theory and women's development*. Cambridge, Mass. : Harvard University Press.
- Goldin, C. 1990. *Understanding the gender gap : An economic history of American workers*. New York : Oxford University Press.
- Gottfredson, L. S. 1988. Reconsidering fairness : A matter of social and ethical priorities. *Journal of Vocational Behavior*, 29, 379-410.
- Grand, J. 1993. *Fundamental feminism : Contesting the core concepts of feminist theory*. New York : Routledge.
- Gur, R. C., & Gur, R. E. Sous presse. Gender differences in neuropsychological functions. In L. J. Dickstein & B. L. Kennedy (Eds), *Gender differences in the brain : Linking biology to psychiatry*. New York : Guilford Publications.
- Gur, R. C., Turetsky, B. I., Matsui, M., Yan, M., Bilker, W., Hughett, P., & Gur, R. E. 1999. Sex differences in brain gray and white matter in healthy young adults : Correlations with cognitive performance. *Journal of Neuroscience*, 19, 4065-4072.
- Halpern, D. 2000. *Sex differences in cognitive abilities* (3rd ed.). Mahwah, N. J.: Erlbaum.
- Harris, J. R. 1998. The trouble with assumptions (Commentary on « Parental socialization of emotion » by Eisenberg, Cumberland, and Spinrad). *Psychological Inquiry*, 9, 294-297.
- Hauser, M. D. 1996. *The evolution of communication*. Cambridge, Mass.: MIT Press.
- Hauser, M. D. 2000. *Wild minds : What animals really think*. New York : Henry Holt.
- Hausman, P. 1999. *On the rarity of mathematically and mechanically gifted females*. The Fielding Institute, Santa Barbara, Calif.
- Hedges, L. V., & Nowell, A. 1995. Sex differences in mental test scores, variability, and numbers of high scoring individuals. *Science*, 269, 41-45.
- Hrdy, S. B. 1999. *Mother nature : A history of mothers, infants, and natural selection*. New York : Pantheon Books.
- Jaffe, S., & Hyde, J. S. 2000. Gender differences in moral orientation. *Psychological Bulletin*, 126, 703-726.
- Jaggar, A.M. 1983. *Feminist politics and human nature*. Lanham, Md. : Rowman & Littlefield.
- Jensen, A. R. 1998. *The g factor : The science of mental ability*. Westport, Conn. : Praeger.
- Kaminer, W. 1990. *A fearful freedom : Women's flight from equality*. Reading, Mass. Addison Wesley.
- Kimura, D. 1999. *Sex and cognition*. Cambridge, Mass. : MIT Press.
- Kleinfeld, J. 1999. *MIT tarnishes its reputation with gender junk science* (Special report www.uaf.edu/northern/mitstudy). Arlington, Va. : Independent Women's Forum.
- Lehrman, K. 1997. *The lipstick proviso : Women, sex, and power in the real world*. New York : Double-day.
- Lubinski, D., & Benbow, C. 1992. Gender differences in abilities and preferences among the gifted : Implications for the math-science pipeline. *Current Directions in Psychological Science*, 1, 61-66.
- Lytton, H., 7 Romney, D. M. 1991. Parent's differential socialization of boys and girls : A meta-analysis. *Psychological Bulletin*, 109, 267-296.
- Maccoby, E. E., & Jacklin, C. N. 1987. *The psychology of sex differences*. Stanford, Calif. : Stanford University Press.
- McElroy, W. 1996. *Sexual correctness : The gender-feminist attack on women*. Jefferson, N. C. : McFarland.
- Neisser, U., Boodoo, G., Bouchard, T. J., Jr., Boykin, A. W., Brody, N., Ceci, S. J., Halpern, D. E., Loehlin, J. C., Perloff, R., Sternberg, R. J., & Urbina, S. 1996. Intelligence : Knowns and unknowns. *American Psychologist*, 51, 77-101.
- Paglia, C. 1992. *Sex, art, and American culture*. New York : Vintage.
- Patai, D. 1998. *Heterophobia : Sexual harassment and the future of feminism*. New York : Rowman & Littlefield.
- Patai, D., & Koertge, N. 1994. *Professing feminism : Cautionary tales from the strange world of women's studies*. New York : Basic Books.
- Provine, R. R. 1993. Laughter punctuates speech : Linguistic, social, and gender contexts of laughter. *Ethology*, 95, 291-298.
- Reiner, W. G. 2000. Cloacal exstrophy. Paper presented at the Lawson Wilkins Pediatric Endocrine Society, Boston.
- Ridley, M. 1993. *The red queen : Sex and the evolution of human nature*. New York : Macmillan.
- Roback, J. 1993. Beyond equality. *Georgetown Law Journal*, 82, 121-133.
- Roiphe, K. 1993. *The morning after : Sex, fear, and feminism on campus*. Boston : Little, Brown.
- Salmon, C. A., & Symons, D. 2001. *Warrior lovers*. New Haven, Conn.: Yale University Press.
- Sapolsky, R. M. 1997. *The trouble with testosterone : And other essays on the biology of the human predicament*. New York : Simon & Shuster.
- Schwartz, F. N. 1992. *Breaking with tradition : Women and work, the new facts of life*. New York : Warner Books.
- Shalit, W. 1999. *A return to modesty : Discovering the lost virtue*. New York : Free Press.
- Silverman, I., & Eals, M. 1992. Sex differences in spatial abilities : Evolutionary theory and data. In J. Barkow, L. Cosmides, & J. Tooby (Eds.), *The adapted mind : Evolutionary psychology and the generation of culture*. New York : Oxford University Press.
- Skuse, D. H., James, R. S., Bishop, D. V. M., Coppin, B., Dalton, P., Aamodt-Leeper, G., Bacarese-Hamilton, M., Cresswell, C., McGurk, R., & Jacobs, P. A. 1997. Evidence from Turner's Syndrome of an imprinted X-linked locus affecting cognitive function. *Nature*, 287, 705-708.
- Sommers, C. H. 1994. *Who stole feminism ?* New York : Simon & Schuster.

- Sommers, C. H. 1998. Why Johnny can't tell right from wrong. *American Outlook*, 45-47.
- Sommers, C. H. 2000. *The war against boys : How misguided feminism is harming our young men*. New York : Touchstone Books.
- Symons, D. 1979. *The evolution of human sexuality*. New York : Oxford University Press.
- Taylor, J. K. 1992. *Reclaiming the mainstream : Individualist feminism rediscovered*. Buffalo, N. Y.: Prometheus Books.
- Tong, R. 1998. *Feminist thought : A more comprehensive introduction* (2nd ed.). Boulder, Colo. : West-view Press.
- Trivers, R. 1972. Parental investment and sexual selection. In B. Campbell (Ed.), *Sexual selection and the descent of man*. Chicago : Aldine.
- Trivers, R. 1976. Foreword. in R. Dawkins, *The selfish gene*. New York : Oxford University Press.
- Trivers, R. 1981. Sociobiology and politics. In E. White (Ed.), *Sociobiology and human politics*. Lexington, Mass. : D. C. Heath.
- Trivers, R. 1985. *Social evolution*. Reading, Mass. : Benjamin/Cummings.
- Trivers, R. L., & Willard, D. E. 1973. Natural selection of parental ability to vary the sex ratio of offspring. *Science*, 179, 90-91.
- Walker, L. J. 1984. Sex differences in the development of moral reasoning : A critical review. *Child Development*, 55, 677-691.
- Walker, R. (Ed.) 1995. *To be real : Telling the truth and changing the face of feminism*. New York : Anchor Books.
- Young, C. 1999. *Ceasefire! Why women and men must join forces to achieve true equality*. New York : Free Press.